

Un écrivain
dans le siècle



NINA BERBEROVA

CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE

un endroit où aller

ACTES SUD

“Aujourd’hui, alors que nous célébrons le centenaire de sa naissance, il me revient que, peu avant son décès, alors que j’étais à son chevet, elle est sortie un instant de l’obscurité où elle s’enfonçait. «Nous allons maintenant faire un grand voyage, m’a-t-elle dit, et nous aurons tout notre temps...» Tout notre temps... N’est-il pas étrange que le dernier mot qu’elle ait prononcé fût ce mot-là ? *Le temps* – le temps qui, dans tous les sens qu’on peut lui donner, a marqué la vie et l’œuvre de cet écrivain aujourd’hui à sa place, pour l’éternité, dans la littérature russe et le patrimoine mondial.”

Hubert Nyssen

Un écrivain dans le siècle



NINA BERBEROVA

CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE

ISBN 2-7427-3523-2

F7 8061

HORS COMMERCE

un endroit où aller

ACTES SUD

Un écrivain
dans le siècle

NINA BERBEROVA

CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE
1901-2001

un endroit où aller

ACTES SUD

© Irmeli Jung



Dans les années soixante-dix.

Cet ouvrage hors commerce, édité à l'occasion du centenaire de Nina Berberova, a été préparé par Hubert Nyssen et Isabelle Nancy.

© ACTES SUD, 2001
ISBN 2-7427-3523-2

Photographie de couverture :
Nina Berberova, 1936

NINA BERBEROVA,
UN ÉCRIVAIN DANS LE SIÈCLE

*Le siècle que j'ai aimé, que j'aime
encore, mon siècle...*

NINA BERBEROVA, Antenne 2, 1989.

LORSQUE Nina Berberova meurt à Philadelphie, le 27 septembre 1993, peu de temps après son quatre-vingt-douzième anniversaire, c'est un véritable témoin du siècle qui disparaît. En effet, dans sa jeunesse, elle a vu la chute du tsar et la révolution d'Octobre, puis elle a connu l'exil. En France, où elle a passé vingt-cinq ans, elle a vécu les années folles, la guerre et l'Occupation. Enfin, émigrée aux Etats-Unis, elle a découvert le rêve américain, la guerre froide, elle a assisté de loin d'abord, de près ensuite (à l'occasion d'un bref retour en URSS), au démembrement de l'empire soviétique, puis à la chute de Gorbatchev. Et ce n'est qu'à la fin de cette vie tumultueuse, alors qu'elle a plus de quatre-vingts ans, que son œuvre accède soudain à une reconnaissance qui, bien que tardive, sera néanmoins mondiale.

La Russie est encore sous la férule du tsar quand naît Nina Berberova, le 8 août 1901,

à Saint-Pétersbourg. Ses parents – l'un est d'origine arménienne, l'autre russe – vivent dans le confort bourgeois que leur confère le statut de fonctionnaire du père. Pourtant, la famille Berberov n'est pas insensible aux troubles politiques et sociaux qui sourdent en Russie. La jeune Nina, elle, se cherche une vocation, et s'essaie à des activités diverses. C'est à la poésie qu'elle décide finalement de vouer sa vie et, dès 1921, grâce à la qualité de ses premiers poèmes, elle est admise à l'Union des poètes de Saint-Pétersbourg. C'est là que se regroupent les talents littéraires, d'Alexandre Blok à Anna Akhmatova. Et c'est pour Nina Berberova l'occasion de fréquenter d'autres écrivains, des poètes, ceux que, pour la plupart, le régime communiste poussera à l'exil ou au désespoir.

Dans ce cercle littéraire qui l'admire et la courtise, Nina Berberova rencontre celui qui sera son compagnon pendant plus de dix ans, Vladislav Khodassevitch, dont Nabokov dira qu'il fut "le plus grand poète russe du XX^e siècle". Lorsque les événements se précipitent, nombre d'intellectuels préfèrent fuir un régime qui se durcit. Nina Berberova quitte alors la Russie avec son compagnon pour entamer un exil qu'ils croient encore provisoire, mais qui deviendra définitif.

Cet exil, commencé en 1922, conduit Nina Berberova et Vladislav Khodassevitch à Berlin d'abord, où s'est réfugiée une forte communauté russe. A partir de 1923, le

couple vit dans l'entourage de Maxime Gorki et de la baronne Boudberg, avec lesquels on les retrouve à Sorrente, en Italie, avant qu'ils ne partent pour Paris et s'y installent au mois d'avril 1925.

Paris est un foyer important de la première vague d'immigration russe qui s'est regroupée dans des quartiers comme Billancourt. Nina Berberova et Vladislav Khodassevitch vivront leurs années d'exil parisien dans ce monde clos de l'immigration qui n'aura de cesse qu'il ne les mette en marge, eux qui ne partagent ni la nostalgie tsariste, ni l'idéologie communiste.

Pour survivre, Nina Berberova fabrique des colliers, copie des cartes postales, mais, surtout, elle écrit pour les journaux de l'immigration de courtes nouvelles, des critiques littéraires, autant de petits textes, parfois sous forme de feuilletons, qui constitueront, une fois réunis, ses fameux *Récits de l'exil*. Le couple fréquente l'intelligentsia exilée, mais si Khodassevitch ne se remet pas d'avoir quitté la Russie, Nina Berberova, elle, cultive peu à peu cet exil qui hante son œuvre de part en part. Dans un de ses poèmes, regroupés dans son *Anthologie personnelle*, elle écrira : "Je le redis, je ne suis pas en exil / Je ne cherche pas ma voie, / Je ne suis pas en exil, je suis en mission, / Il m'est doux de vivre parmi mes semblables."

Cet exil, Nina Berberova le nourrit d'une Russie qui lui reste chère, mais elle

accepte la séparation. Une conviction ne la quittera jamais, c'est sa volonté de survivre. Elle n'a pas d'autre idéologie. C'est cela qui fera d'elle un témoin essentiel du siècle. Son œuvre ne s'engage ni d'un côté, ni de l'autre, mais décrit avec une lucidité sans concession le jeu des relations humaines.

Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate en 1939, Vladislav Khodassevitch est mort. La maladie et l'exil auront eu raison de lui. Nina Berberova a épousé un peintre d'origine russe, Nikolai Makeiev, avec qui elle s'installe à Longchêne. Dans leur petite propriété, elle écrit, accueille ses compatriotes et, la guerre finie, constate avec amertume qu'une époque est révolue. "A la difficulté de joindre les deux bouts dans le Paris d'après-guerre, à la disparition du microcosme littéraire qui, durant un quart de siècle, avait constitué mon univers quotidien, à l'ambiguïté du milieu intellectuel français après 1945, dominé par Sartre, Aragon et Eluard, s'ajoutait l'échec de ma vie intime que je désirais fuir*."

En 1950, avec soixante-quinze dollars en poche, Nina Berberova prend le bateau pour les Etats-Unis. Elle ne parle pas l'anglais, n'a pas de visa d'immigration. A New York, elle retrouve des immigrés, et parmi eux Kerenski, Jakobson, ou encore la fille

* *C'est moi qui souligne*, Actes Sud.

de Léon Tolstoï. En sept ans, elle occupe sept emplois, et songe même à devenir pêcheur, avant qu'on ne lui propose un poste universitaire. De 1958 à 1971, Nina Berberova enseignera la langue, puis la littérature russe à Yale et Princeton. Très vite, elle sera reconnue comme une spécialiste de cette littérature dont elle connaît tous les protagonistes, ceux qui, pour la plupart, ont comme elle traversé le siècle et vécu l'exil. Et plus tard, elle sera deux fois nommée docteur *honoris causa*.

En 1985, à la lecture d'une traduction de *L'accompagnatrice*, qu'une ancienne amie de Nina Berberova lui avait envoyée, Hubert Nyssen, le fondateur des éditions Actes Sud, découvre ce qu'il dit être "un pur joyau". Ce sera le premier roman publié – dont Claude Miller fera plus tard un film – et il devait ouvrir à Nina Berberova les portes d'une reconnaissance mondiale.

Isabelle Nancy



Avec Vladislav Khodassevitch, années vingt.

Elle a dix ans de plus que moi et, bien entendu, ne le cache pas, parce qu'elle est belle, et moi pas. Elle est grande, elle a un corps sain et robuste, qui s'est développé naturellement et librement – moi, je suis petite, sèche, d'apparence malade bien que je ne sois jamais malade. Elle a des cheveux noirs et lisses, coiffés en chignon sur la nuque – moi, j'ai les cheveux clairs, ternes, je les coupe et les fais friser tant bien que mal. Elle a le visage rond et beau, la bouche grande, le sourire d'un charme ineffable, les yeux noirs aux reflets verts, moi j'ai les yeux clairs, le visage triangulaire aux pommettes saillantes, les dents petites et espacées. Elle se déplace, elle parle, elle chante d'une manière si assurée, ses mains accompagnent ses paroles et ses mouvements d'une façon si calme, si égale, elle garde en elle une espèce de chaleur, d'étincelle – divine ou diabolique –, elle a le oui et le non précis. Autour de moi, je le sens, se forme parfois un brumeux nuage d'incertitude, d'indifférence, d'ennui, dans lequel je frémis comme un insecte de nuit frémit dans la lumière solaire avant de s'aveugler ou de se figer. Et quand nous paraissions sur l'estrade – elle devant, rayonnante de santé et de beauté, souriant et saluant sans effort, sans rien de compassé, et moi derrière, la robe toujours légèrement fripée, moi qui étais un peu déséchée et qui saluais aussi en m'inclinant et en essayant de tenir mes mains comme ci et

non comme ça –, quand nous paraissions toutes les deux, eh bien, que veux-tu encore, me disais-je, eh bien, que veux-tu encore dans cette vie ? Régler tes comptes ? Prendre ta revanche ? Comment ? Contre qui, d'ailleurs ? Il faut filer doux, plus muette que l'eau, plus basse que l'herbe. Dans cette vie-là, on ne règle pas les comptes. Quant à la vie future, elle n'existe pas !

L'accompagnatrice,
traduit du russe par Lydia Chweitzer.

“Il est de ces petits livres rares, à peine un peu plus de cent pages, qui ont la fulgurance, l'intensité, la force, la beauté des chefs-d'œuvre. (...) Tendue comme une corde de violon, fragile et parfait comme une sculpture de glace, *L'accompagnatrice* a la concision, la force, le désespoir, la froideur et la passion de ces romans qu'on lit une fois, deux fois.”

Michèle Gazier,
Télérama, 29 janvier 1986.

Princeton le 5 Sept.
1988

Cher, cher Hubert,

je ne pouvais pas prévoir, à soir, dans ma chambre de l'Hotel Bonafante, que notre première rendez-vous au café de la Place St Sulpice (1985) va m'apporter le changement de ma destinée "Lazare, lève-toi et marche!" Et je suis sortie de ma cave, et j'ai marché. Et depuis je marche toujours, et mon pays m'a remarqué, peut-être grâce à vous, et reconnu.....

Il y a 3 jours votre lettre est arrivée de Helsinki. Elle m'a fait beaucoup de bien. Merci. En octobre je sais que je vais être rétabli. Les deux docteurs qui m'ont ~~soigné~~ soigné sont contents de moi.... Et moi je suis contente de eux!

Lettre manuscrite de Nina Berberova adressée à Hubert Nyssen, le 5 septembre 1988.

UN ALLER-RETOUR PLACE SAINT-SULPICE

Tout a commencé le 30 mai 1985, au café de la Mairie, place Saint-Sulpice. C'est là que j'ai rencontré Nina Berberova pour la première fois. Quelques mois plus tôt, j'avais lu une traduction confidentielle de *L'accompagnatrice*, sans comprendre pourquoi un "petit" récit aussi lumineux, aussi tragique, aussi tchékhovien, écrit en France en 1934, avait échappé à la consécration. Nina Berberova, je l'avais aussitôt recherchée, trouvée, appelée à Princeton, et elle m'avait dit en riant : "Eh bien, voyons-nous à Paris, j'y viens bientôt pour l'hommage qu'à l'occasion de son centenaire on rend en Sorbonne à mon premier compagnon, le poète Khodassevitch."

Ce 30 mai-là, j'ai compris que mon destin d'éditeur basculait. Car je découvris alors que derrière *L'accompagnatrice* venaient une série de récits de la même étoffe, des essais, une autobiographie, bref, ce que l'on appelle une œuvre. Et au fond des

yeux vigilants de Nina, dans son sourire incrédule et sa voix coruscante, ourlée de l'accent russe, je voyais se lever près d'un siècle d'histoire : la chute du tsar, la révolution d'Octobre, l'exil des écrivains, l'émigration, les années folles, la guerre et l'Occupation à Paris, le rêve américain, la guerre froide... "Le siècle que j'ai aimé, que j'aime encore, mon siècle...", dirait-elle en 1989, sur la place Rouge, devant les caméras qui l'avaient accompagnée dans son bref et unique retour en URSS.

En achevant *C'est moi qui souligne*, en 1966, après vingt-cinq années d'exil en France et seize aux Etats-Unis, Nina Berberova avait écrit quelques mots d'adieu – pour quels lecteurs dont la plupart ignoraient jusqu'à son nom ? "Désormais, il me faut vivre *face à l'inconnu*, ayant épuisé les multiples facettes de l'existence. Je me prépare de la sorte à affronter la dernière expérience qui me reste à découvrir (...). Elle ne m'effraie pas pour la bonne raison qu'elle est inévitable." Elle écrivait cela à soixante-cinq ans, comme s'il était trop tard pour rêver encore, comme si, dans une retraite paisible, la suite de sa vie ne devait plus avoir d'importance.

Rien ne lui permettait, en effet, d'imaginer qu'une vingtaine d'années plus tard arriverait, non la camarade qu'elle attendait de pied ferme, mais la reconnaissance à laquelle elle avait renoncé. Ni de soupçonner que

huit années de consécration compenseraient plus d'un demi-siècle de solitude et d'indifférence. Combien d'écrivains, dans sa situation, auraient alors crevé de chagrin ou de déception ! Elle, non. Elle continuait de vivre, de lire, d'apprendre, de voyager, sans illusion et sans mélancolie. A Bernard Pivot qui, saisi par sa verve, sa mémoire et sa vitalité, sur le plateau d'*Apostrophes* en avril 1989 s'exclamait : "Vous êtes un roc !", elle devait répondre : "Non, je suis un fleuve."

Sitôt publiée en France, l'œuvre de Nina Berberova a été passionnément découverte en Italie, en Allemagne, aux Etats-Unis et dans plus d'une douzaine d'autres pays dont la Russie (où sa reconnaissance était passée par les samizdats). *L'accompagnatrice* avait connu un regain de succès par l'adaptation de Claude Miller pour l'écran. Et puis, consécration symbolique que Nina avait reçue dans un éclat de rire : elle avait fait son apparition dans le *Petit Larousse illustré*...

Mais sommes-nous si sûrs de tout connaître d'elle, désormais ? Qu'a-t-elle emporté que nous ne saurons jamais ? Et à tout le moins, comment oublier cette phrase lancée un soir, à Philadelphie (où elle a passé les dernières années de sa vie), avec l'air de se moquer devant moi de ceux qui prétendaient la connaître : "Je me demande si, le moment venu, il se trouvera quelqu'un pour s'asseoir sur mon lit de mort et

entendre le secret de ma vie. Un secret que je ne peux évidemment révéler avant ce jour-là...” C’est par des énigmes de cette sorte qu’elle a fait vibrer chacun de ses récits. Nous resterons longtemps incrédules devant sa mort. Avec une question sur les lèvres. Mais où est donc passée Nina Berberova ? Où ? Un dimanche d’octobre 1993, en revenant de Philadelphie, j’ai versé quelques-unes de ses cendres au pied du platane qui se trouve devant le café de la Mairie, à la place Saint-Sulpice, où nous nous étions rencontrés.

Aujourd’hui, alors que nous célébrons le centenaire de sa naissance, il me revient que, peu avant son décès, alors que j’étais à son chevet, elle est sortie un instant de l’obscurité où elle s’enfonçait. “Nous allons maintenant faire un grand voyage, m’a-t-elle dit, et nous aurons tout notre temps...” Tout notre temps... N’est-il pas étrange que le dernier mot qu’elle ait prononcé fût ce mot-là ? *Le temps* – le temps qui, dans tous les sens qu’on peut lui donner, a marqué la vie et l’œuvre de cet écrivain aujourd’hui à sa place, pour l’éternité, dans la littérature russe et le patrimoine mondial.

Hubert Nyssen

LES ŒUVRES DE NINA BERBEROVA
DANS L'ORDRE DE LEUR PUBLICATION FRANÇAISE
PAR ACTES SUD

- L'accompagnatrice*, 1985.
Le laquais et la putain, 1986.
Tchaïkovski, 1987.
Astachev à Paris, 1988.
Le roseau révolté, 1988.
Histoire de la baronne Boudberg, 1988.
La résurrection de Mozart, 1989.
C'est moi qui souligne, 1989. Prix Gutenberg
1990.
Le mal noir, 1989.
Borodine, 1989.
De cape et de larmes, 1990.
Disparition de la bibliothèque Tourgueniev, 1990 (hors commerce).
L'affaire Kravtchenko, 1990.
Les francs-maçons russes du XX^e siècle,
1990 (coédition Noir & Blanc).
Roquenval, 1991.
A la mémoire de Schliemann, 1991.
Alexandre Blok et son temps, 1991.
Chroniques de Billancourt, 1992.
Où il n'est pas question d'amour, 1993.

Récits de l'exil, 1993, Babel n° 62 et n° 78.

La souveraine, 1994.

Zoïa Andréevna, 1995.

Les dames de Saint-Pétersbourg, 1995.

Le livre du bonheur, 1996.

Nabokov et sa Lolita, 1996.

Anthologie personnelle (cent poèmes composés de 1921 à 1983), 1998.

Les pommes, 1998 (hors commerce).

Les derniers et les premiers, 2001.

Tous les textes de Nina Berberova n'ont pas encore été publiés. Outre une pièce de théâtre, intitulée *Madame*, plusieurs nouvelles inédites, dont Nina avait souhaité qu'elles ne soient pas publiées de son vivant, restent à venir. Le court roman *Les derniers et les premiers* est un de ces inédits, paru en 1930 sous forme de feuilleton dans la presse de l'immigration russe.

“L'histoire de ces émigrés russes qui se sont installés en Provence pour y vivre de l'agriculture n'a pas encore la force des destinées que révéleront *L'accompagnatrice*, *Le laquais et la putain* ou encore *Astachev à Paris*, et la plupart des personnages sont mis en scène pour des raisons démonstratives. Mais le monde qui peu à peu peuplera la *comédie humaine* de Berberova est déjà présent, on y trouve les mêmes gestes las et les mêmes regards

lourds, les mêmes illusions perdues et les mêmes désespoirs insondables. Pour s'en convaincre, il n'est que d'aller vers les deux tiers du livre, à la scène qui se passe dans un restaurant parisien de nuit, où des jeunes femmes russes exilées, Bertha, Natasha, Meritshka, Niousha, entourées par des hommes que l'on verrait bien peints par Soutine, cherchent désespérément à dissimuler leurs peurs et leurs angoisses sous une pathétique coquetterie d'aguicheuses. On est déjà là au niveau de quelques pages inoubliables des romans qui suivront et de quelques-unes des fameuses *Chroniques de Billancourt*."

Hubert Nyssen,
extrait de l'avant-propos pour
Les derniers et les premiers.



© Jean-Louis Aucagos

Avec Hubert Nyssen.

LA RECONNAISSANCE

“Dans les années trente, n’y avait-il donc pas d’esprits assez curieux – et parlant russe il est vrai – pour lire les feuilles de chou de l’émigration russe et découvrir les merveilleuses nouvelles de Berberova ? Non, il n’y en avait pas ou bien ces esprits aventureux ne surent pas faire partager leur découverte à des éditeurs alors bien chauvins. (...) Dès les années vingt, personne ne voulait écouter les cris de ces «ci-devant» blancs qui n’avaient pas la sympathie de l’intelligentsia parisienne. Aujourd’hui où Leningrad est redevenue Saint-Pétersbourg, la ville de son enfance, la vieille dame de quatre-vingt-douze ans est devenue mondialement connue (grâce à son éditeur Actes Sud), mais ça ne fera pas oublier l’immense gâchis : écrites entre 1930 et 1940, les nouvelles d’*Où il n’est pas question d’amour* auront attendu un demi-siècle pour être réunies en livre. Un demi-siècle ! Et il ne m’a fallu que deux jours

pour dilapider ce trésor sorti de l'oubli (...). Même le Nobel ne pourrait faire oublier aujourd'hui l'injustice subie..."

Michel Polac,
L'Événement du jeudi,
23 septembre 1993.

"Nina Berberova place en vous une minuscule fleur pliée qui mettra longtemps à s'épanouir en vous empoisonnant : voilà le prodige de cette technique littéraire, faite de constants paradoxes, de tendresse acérée, d'affectueuse malveillance, d'opiniâtre découragement... Tout le livre passe comme un regard, mais, comme dit Char, «l'éclair me dure»."

Jacques Drillon,
Le Nouvel Observateur,
10 novembre 1988.



Paris, années quarante.

LE DON DE MÉMOIRE

Nina Berberova apparaît aujourd'hui comme l'un des personnages symboliques d'une intelligentsia que le régime communiste avait vouée à la dispersion. C'est, de Tourgueniev à Gorki, de Tolstoï à Pasternak en passant par Nabokov ou Jakobson, la mémoire d'une époque dans les mains d'une femme exceptionnelle.

Son œuvre entière, récits de l'anonyme ou anecdotes des plus grands, c'est la mémoire de ce siècle dont elle dira : "Le siècle qui m'a vue naître et vieillir était le seul à pouvoir me convenir." Car ce siècle, qu'elle parcourut d'un bout à l'autre, est sans conteste le sien. Nina Berberova l'a souffert, l'a accepté sans retenue et, surtout, elle l'a écrit. Son autobiographie, *C'est moi qui souligne*, est à cet égard un incomparable chef-d'œuvre de rigueur. Nina Berberova décrira en ces termes ce qui a conduit son écriture : "Je ne voulais pas de rideau de fumée, ni de refuge chimérique de la religion avec ses

veilleuses d'icônes, ses cierges et ses chants mortuaires. Je voulais une ampoule de cent watts éclairant mon livre ouvert où tout serait parfaitement expliqué."

Vers le soir, il faisait froid dans notre chambre. Khodassevitch était presque toujours étendu sur le lit quand il était à la maison. Je m'asseyais à ses pieds, enveloppée dans un peignoir de coton. Nous parlions de la Russie où l'on sentait venir la fin, à la fois de l'ancien monde et du nouveau qui avait brillé un court moment. Brioussov était mort, on était sans nouvelles de Bely, les gens avec lesquels Khodassevitch avait eu jadis des liens personnels, Chaguinian, Tchoulkov, Abraham Efros, Youri Verkhouvski, semblaient loin maintenant. Je lui disais que pour moi il était la personnification de la Russie quand bien même il n'avait pas une goutte de sang russe dans les veines ; personne plus que lui n'était lié à la renaissance culturelle de la Russie du premier quart de ce siècle. Il pouvait parler de la mort de Tchekhov et de Tolstoï comme s'il s'agissait d'événements de sa vie personnelle. Il avait connu Blok et avait serré la main de Scriabine. Il était lui-même l'une des pierres de cet édifice dont il ne resterait bientôt plus rien.

C'est moi qui souligne,
traduit du russe par Anne et René Misslin.

L'EXIL

L'exil est le thème central des récits de Nina Berberova. L'exil qui la sépara de sa patrie, mais aussi l'exil qui l'éloigna des siens, retranchés derrière des idéologies, heurtés par les événements, déchirés par les particularités. Cet exil, Nina Berberova l'assuma comme une part d'elle-même en même temps qu'elle en ressentait la douleur et les faiblesses. "Misérable émigration russe, écrira-t-elle dans son autobiographie, stupide, puante, pitoyable, malheureuse, lâche, harassée, affamée, dont je fais moi-même partie..." A une époque où la Russie soviétique fait figure d'utopie pour une grande partie du monde occidental, et pour la plupart des intellectuels, "Nina Berberova et ses compagnons apparurent comme des témoins gênants ou plus exactement comme de faux témoins. Dialoguer avec eux, ou simplement les lire, eût été trahir le credo révolutionnaire. On préférerait les ignorer, les envelopper d'un silence

qui dut être étouffant.” (Extrait d’une lecture des *Récits de l’exil* par Pierre Hebey.)

— *Pardonnez-moi, vous êtes de Pétersbourg, n’est-ce pas ? demanda poliment Rabinovitch, lorsque tous se furent salués et que Barbara Ivanovna, le petit doigt en l’air, se fut attaquée au canard froid. (...)*

— *Il serait très intéressant de vous entendre : n’y a-t-il aucune nouvelle politique ?*

— *Comment, vous l’ignorez encore ? C’est la révolte à Pétrograd.*

— *Ce n’est pas possible ! Ah, racontez, racontez !*

Barbara Ivanovna eut un sourire empreint d’une amertume discrète :

— *Volontiers. Cela a commencé le lundi 3. C’est cela oui, le 3 juillet, n’est-ce pas, Marguerite ? On ne pouvait plus rien trouver. Imaginez, tous les magasins étaient fermés.*

Il y eut un hochement de tête général.

— *Il y avait des fusillades terribles dans les rues, les maximalistes sortis de l’hôtel Kchessinski armaient les ouvriers.*

— *Bah, ce n’est pas si terrible, déclara le docteur Byrdine, en tirant de sa poche une paire de petites pinces.*

Les dames de Saint-Pétersbourg,
traduit du russe par Cécile Térouanne.

LES ESSAIS

Le talent qu'a Nina Berberova dans la précision – cette méticulosité qui lui fait chercher le terme juste, le détail exact –, elle le mettra encore au service de biographies et d'essais. Sa collaboration à des journaux de l'immigration, la nécessité d'écrire à la commande, les personnalités qui ont marqué sa vie sont autant de raisons qui poussèrent Nina Berberova à rédiger des ouvrages qui traitent d'Alexandre Blok, de Tchaïkovski, de Borodine, ou bien encore de la disparition de la bibliothèque Tourgueniev, de cette femme si particulière que fut la baronne Boudberg, et aussi de l'affaire Kravtchenko, qui fit grand bruit en France, au lendemain de la guerre.

Cet été 1921 a marqué la poésie russe d'une page noire ; ceux qui l'ont vécu ne l'oublieront jamais. Sologoub, qui attendait son visa pour l'étranger, reçut l'ordre de rester. Désespérée, sa femme se jeta dans la Neva, où son

corps fut retrouvé par Sologoub au printemps suivant. (...)

Goumiliou, arrêté le 3 août, fut fusillé à la fin du mois. Tout à coup, on se sentit vivre au bord d'un abîme dans lequel, avec une rapidité incroyable, disparaissait tout ce qui était beau, grand, cher, irremplaçable. Avec une acuité extraordinaire, on vivait, on percevait la fin d'une époque. Et ce spectacle était d'une horreur grandiose, d'une tristesse poignante, lourde de sens. (...) [Blok] mourut le 7 août 1921. La veille, son passeport pour l'étranger arriva. (...)

Nous ressentions tous la fin d'une vie, la fin d'une ville, la fin d'un monde. Les jeunes, qui entouraient le cercueil, comprenaient que, pour eux, ce jour était peut-être un commencement. Comme Blok et ses contemporains avaient été "les enfants des années terribles", nous devenions les enfants d'Alexandre Blok.

Alexandre Blok et son temps,
version française de l'auteur.



Avec le cercle littéraire russe, 1923.

EXTRAITS

Il y avait l'artillerie, des caravanes de bohémiens, des camions chargés de livres de comptes ; des comptables tout pâles étaient assis dessus, ils évacuaient la banque, ce fondement de l'Etat. Des piétons marchaient, des cyclistes roulaient, une cavalerie désordonnée chevauchait au milieu de percherons attelés à de longs chariots qui portaient des machines à coudre, des ustensiles de cuisine, des meubles, des tonneaux. Et au-dessus de ce barda étaient perchées des vieilles, livides, échevelées ; d'autres étaient assises dans des automobiles, d'autres encore allaient à pied, seules ou soutenues sous les bras. Et de nouveau, on voyait des troupes qui traînaient de vieux canons. Un véhicule surmonté d'une magnifique croix rouge suivait une voiture de course d'où se laissait pendre un chien aux grandes oreilles qui semblait en peluche. On transportait des blessés. Certains, l'air abattu, étaient assis, soutenant

leur bras ou leur jambe, un moignon, dont le sang gouttait sur la route. D'autres vomissaient de l'air et de la salive. On portait du foin, du blé encore en épis, des machines-outils et des citernes de pétrole. Ce flot étrange s'étendait à perte de vue, vivant et cependant déjà mort.

La résurrection de Mozart,
traduit du russe par Luba Jurgenson.

“Nina Berberova, peintre de l'exil, de ses maux, est, voyez-vous, l'être le plus révolté, le plus énergique, le plus combatif, le plus réconfortant et somme toute le plus incurablement optimiste que le monde littéraire ait connu. Des histoires de vaincus écrites dans un style de vainqueur (...).

De quand date *Roquenval* ? 1936 ? L'auteur se rappelle simplement avoir écrit cette «chronique de château» dans une chambre de bonne, au dernier étage d'un immeuble du boulevard La Tour-Maubourg, dont la fenêtre toutefois donnait sur la tour Eiffel.

Nina Berberova a toujours refusé de considérer les regrets comme une source d'inspiration. Ce récit est probablement le seul où s'exprime une nostalgie que l'auteur, d'ordinaire, réprime ou réprime.”

Pierre Hebey,
extraits d'une lecture
des *Récits de l'exil*.

En passant devant la salle à manger, elle ne manquait jamais de s'arrêter, de pointer sa canne en direction du récepteur de radio (une énorme boîte, un des premiers modèles) en disant, tout essoufflée :

— *Un peu de Schumann ?*

Et si l'on n'arrivait pas à capter du Schumann, elle se fâchait et ne prononçait plus un mot, comme si on lui avait dérobé quelque chose. Car autrement, comment expliquer qu'il y avait eu du Schumann hier dans cette boîte et qu'il n'y en avait plus aujourd'hui ?

Puis, elle s'arrêtait devant un piano à queue, long, fauve, tout terni par l'humidité des hivers, et je la voyais fouiller au plus profond de sa mémoire, de ses pensées.

— *Il a joué ici, finit-elle par dire. Et moi, je faisais du bruit exprès (elle rit) : je fermais et j'ouvrais la fenêtre, pour qu'il ne se prenne pas pour Dieu sait qui.*

— *Qui a joué ici, Praskovia Dmitrievna ?*

Elle regardait au-dessus du piano, où parmi d'authentiques portraits de la fin du XVII^e siècle se trouvait la photographie d'un homme au grand nez.

— *M. Saint-Saëns, dit-elle, et elle se remit à fouiller dans sa mémoire. Elle m'avait oublié, et le monde entier avec. Plongée dans son propre univers, elle semblait s'éloigner, se couper de nous. Elle n'était plus, de corps et d'âme, que le fantôme d'elle-même.*

Une haute porte se refermait derrière elle, et je restais seul. Les oiseaux criaient à tue-tête dans le jardin abandonné, le soleil tapait dur. On ne savait à qui tout cela appartenait : à nous ? à elle ? Voici de vieilles pierres, me disais-je, et de vieux arbres. Voici une vieille dame. Peut-être n'était-elle pas la seule ici à ne pas être à sa place. Je me demandais si nous aussi, nous serions un jour comme elle, comme sa coiffeuse, comme ces tilleuls, tout juste bons à refléter – ou à ne pas refléter – les années vingt de notre siècle : Jean-Paul, moi et Kira, cette jeune fille de quinze ans dont la voix pénétrante faisait battre mon cœur.

Roquenal,
traduit du russe par Luba Jurgenson.

Depuis ma prime jeunesse, je pensais que chacun, en ce monde, a son no man's land, où il est son propre maître. Il y a l'existence apparente, et puis l'autre, inconnue de tous, qui nous appartient sans réserve. Cela ne veut pas dire que l'une est morale et l'autre pas, ou l'une permise, l'autre interdite. Simplement chaque homme, de temps à autre, échappe à tout contrôle, vit dans la liberté et le mystère, seul ou avec quelqu'un, une heure par jour, ou un soir par semaine, ou un jour par mois. Et cette existence secrète et libre se poursuit d'une soirée ou d'une journée à l'autre, et les heures continuent à se suivre, l'une l'autre.

De telles heures ajoutent quelque chose à son existence visible. A moins qu'elles n'aient leur signification propre. Elles peuvent être joie, nécessité ou habitude, en tout cas elles servent à garder une ligne générale. Qui n'a pas usé de ce droit, ou en a été privé par les circonstances, découvrira un jour avec surprise qu'il ne s'est jamais rencontré avec lui-même. On ne peut penser à cela sans mélancolie. Ils me font pitié, ceux qui, en dehors de leur salle de bains, ne sont jamais seuls.

Le Roseau révolté,
traduit du russe par Luba Jurgenson.

“Les récits méritent les louanges que l'on trouve dans les comptes rendus de la presse internationale, où elle a été comparée, entre autres, à Tchekhov, à Tourgueniev et à Dostoïevski. Ils constituent un mélange fascinant de réalisme et de symbolisme. La prose de Berberova est puissante et dynamique ; ses histoires allient à la richesse de leur texture et à leur force évocatrice une étonnante capacité de combiner la profondeur du sens avec la brièveté du style.”

Murl Barker,
extrait d'une lecture
des *Chroniques de Billancourt*
traduit de l'américain par Christine Le Bœuf.

© Arturo Patten / Opale



La dernière photo...

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN AOÛT 2001
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS
ACTES SUD
LE MÉJAN
PLACE NINA-BERBEROVA
13200 ARLES

DÉPÔT LÉGAL
1^{re} ÉDITION : SEPTEMBRE 2001
N° impr. :
(Imprimé en France)

“Aujourd’hui, alors que nous célébrons le centenaire de sa naissance, il me revient que, peu avant son décès, alors que j’étais à son chevet, elle est sortie un instant de l’obscurité où elle s’enfonçait. «Nous allons maintenant faire un grand voyage, m’a-t-elle dit, et nous aurons tout notre temps...» Tout notre temps... N’est-il pas étrange que le dernier mot qu’elle ait prononcé fût ce mot-là ? *Le temps* – le temps qui, dans tous les sens qu’on peut lui donner, a marqué la vie et l’œuvre de cet écrivain aujourd’hui à sa place, pour l’éternité, dans la littérature russe et le patrimoine mondial.”

Hubert Nyssen

LE FIGARO
littéraire et **PARIS**
PREMIÈRE

ont apporté leur soutien à la célébration
du centenaire de Nina Berberova

N° D'ÉDITEUR : 4334
DÉP. LÉG. : SEPT. 2001
ISBN 2-7427-3523-2
F7 8061
HORS COMMERCE

“Aujourd’hui, alors que nous célébrons le centenaire de sa naissance, il me revient que, peu avant son décès, alors que j’étais à son chevet, elle est sortie un instant de l’obscurité où elle s’enfonçait. «Nous allons maintenant faire un grand voyage, m’a-t-elle dit, et nous aurons tout notre temps...» Tout notre temps... N’est-il pas étrange que le dernier mot qu’elle ait prononcé fût ce mot-là ? *Le temps* – le temps qui, dans tous les sens qu’on peut lui donner, a marqué la vie et l’œuvre de cet écrivain aujourd’hui à sa place, pour l’éternité, dans la littérature russe et le patrimoine mondial.”

Hubert Nyssen

Un écrivain dans le siècle



NINA BERBEROVA

CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE

ISBN 2-7427-3523-2

F7 8061

HORS COMMERCE

un endroit où aller

ACTES SUD